Document generated on 04/19/2024 10:21 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Clément Daniel, 2019, *Les récits de notre terre. Les Algonquins*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Tradition orale », 170 p., illustr.

Arnaud Simard-Émond

Volume 45, Number 1-2, 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1083812ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1083812ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Simard-Émond, A. (2021). Review of [Clément Daniel, 2019, *Les récits de notre terre. Les Algonquins*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Tradition orale », 170 p., illustr.] *Anthropologie et Sociétés*, *45*(1-2), 346–348. https://doi.org/10.7202/1083812ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

brutal aux réalités expérientielles des individus par l'analyse des archives de condamnés à mourir du SIDA. Par ce biais, il s'agira d'aborder le rôle médiateur des technologies sur notre existence biologique et sociale avec une prémisse paradoxale qui lui donne un caractère moral indéterminé : entre peur de mourir et espoir de prolonger sa vie (Roy-Côté, chap. 7, p. 129), la technologie — notamment médicale — pourrait bien nous avoir fait entrer dans l'ère d'une inquiétude : prolonger nos vies jusqu'à les dévorer.

Alors que la mort oblige l'anthropologue à mettre en place des méthodes originales pour accéder à la connaissance de ses enjeux, l'étude d'œuvres artistiques est une piste prometteuse, bien au-delà de sa capacité à illustrer les enjeux juridiques de notre époque. Cet ouvrage en est un bel exemple et intéressera l'anthropologie tant pour son point de vue sur les représentations contemporaines de la mort que comme artefact culturel en lui-même. *Mourir au 21e siècle : entre corporalités et technologies* nous invite à saisir le rôle des technologies dans nos vies, dans et au-delà du monde sensible, pour continuer de dresser les contours d'une véritable thanatopolitique (Taïeb 2006) à partir des éléments qui font de la mort un évènement organique croisé d'un ensemble complexe de croyances, d'émotions et d'activités (Engelke 2019).

Références

Engelke M., 2019, « The Anthropology of Death Revisited », *Annual Review of Anthropology*, 48, 1 : 29-44.

Taïeb E., 2006, « Avant-propos : du biopouvoir au thanatopouvoir », *Quaderni*, 62 : 5-15.

Benjamin Mathiot
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

Clément Daniel, 2019, *Les récits de notre terre. Les Algonquins*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Tradition orale », 170 p., illustr.

Daniel Clément — anciennement conservateur d'ethnologie au Musée canadien des civilisations et directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique — poursuit dans ce récent opus son travail d'archivage de la mythologie algonquienne. Il s'agit en effet du troisième tome de la série « Les récits de notre terre » de la collection « Tradition orale » consacrée aux « mythes, épopées, légendes, contes, fables, proverbes, dictons, chants, récits de vie » — en bref, « à la parole » des Autochtones des Amériques. Les deux tomes précédents se consacraient aux Innus et aux Atikamekw. L'ouvrage recensé ici s'intéresse aux Algonquins (Anicinabek). Clément, bien connu pour ses travaux d'ethnoscience

(Clément 2012) et d'ethnobotanique (*id*. 2014), nous propose dans ce recueil une sélection de plusieurs récits datant de la deuxième moitié du XIXe siècle jusqu'aux années 1990 et provenant de sept communautés algonquines.

La majorité des textes — à l'exception des notes et de la présentation — consiste en la reproduction de récits déjà consignés. Ces derniers proviennent de sources diverses : des anthropologues (George F. Aubin, Horace P. Beck, John M. Cooper, Daniel S. Davidson, Jacques Leroux, Scott Nickels, Michelle A. Poirier, Paul Radin, Roger Spielman, Frank G. Speck), mais aussi des auteurs algonquins (Kermoet A. Moore, Annette Smith, Jenny Tenasco, The Circle of Turtle Lodge), un missionnaire (l'abbé Cuoq) et une personne que l'auteur décrit comme une « aventurière » (Juliette Gaultier de la Vérendrye). L'ouvrage contient en tout cinquante-cinq récits divisés en dix thèmes : « Les origines », « Histoires de Décepteur », « Tcakabesh », « Autres héros culturels », « Géants, cannibales et petites gens », « Jongleur et jonglerie », « Spiritualité », « Animaux et plantes », « Au contact d'autres nations » et « Récits divers ». On retrouve à la toute fin du livre une section de notes concernant les sources des récits, des informations sur les conteurs, les traducteurs, les communautés d'origine des récits et quelques explications sur les récits eux-mêmes. Notons que le livre fournit certains récits qui n'avaient jamais fait l'objet d'une publication et que l'auteur a exhumé des notes de terrain de l'anthropologue John M. Cooper. On retrouve également certains récits tirés d'œuvres difficiles d'accès aujourd'hui. Clément facilite ainsi grandement la tâche d'éventuels chercheurs.

Si l'objectif de rendre accessible au plus grand nombre « la parole » des Algonquins est tout à fait louable — et utile —, il n'en demeure pas moins que le livre de Clément comporte certains défauts. Un aspect qui me semble poser problème est l'inclusion dans la section « Spiritualité » d'« enseignements » reproduits d'un ouvrage publié par The Circle of Turtle Lodge (Bailey 2017). Ce groupe s'inscrit dans le mouvement « traditionaliste », dont les enseignements inspirés de la spiritualité panindienne ne font pas nécessairement l'unanimité chez les Anicinabek (sur ce sujet, voir entre autres Bousquet 2002 : 80-83). Une mise en contexte aurait été souhaitable, surtout pour les étudiants et les non-spécialistes.

Dans la même veine, on retrouve dans cet ouvrage certaines incohérences par rapport au public cible. Notons d'abord que les spécialistes auront sans doute tendance à consulter directement les ouvrages et articles où les récits ont été initialement consignés. Ainsi, si le livre s'adresse prioritairement à un large public de même qu'aux étudiants, ces derniers retrouveront moins dans les notes laissées par Clément une explication générale des récits qu'une série d'informations très pointues sur l'ethnobotanique et l'ethnoscience algonquines, sans compter les innombrables renvois aux travaux de l'auteur et à d'autres travaux spécialisés. Force est de constater que la valeur didactique de l'ouvrage s'en trouve sensiblement affectée.

Cela dit, les critiques exposées ici — qui sont somme toute assez mineures — ne remettent nullement en cause la valeur de cet ouvrage. Faciliter l'accès au plus grand nombre de lecteurs, qu'ils soient étudiants, simplement curieux ou autochtones, à une partie de la tradition orale anicinabek demeure un objectif important.

Références

Bailey A., 2017, *Anishnabe 101: The Basics of What You Need to Know to Begin Your Journey on the Red Road.* Golden Lake, The Circle of Turtle Lodge.

Bousquet M.-P., 2002, « Les Algonquins ont-ils toujours besoin des animaux indiens ? Réflexions sur le bestiaire contemporain », *Théologiques*, 10, 1 : 63-67.

Clément D., 2012, *Le bestiaire innu. Les quadrupèdes*. Québec, Presses de l'Université Laval.

—, 2014, *La terre qui pousse. L'ethnobotanique innue d'Ekuanitshit*. Québec, Presses de l'Université Laval.

Arnaud Simard-Émond
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

Coutant Isabelle, 2018, *Les migrants en bas de chez soi*. Paris, Éditions du Seuil, 224 p., carte, encadrés.

En 2015, en pleine crise liée à l'accueil de migrants, un lycée désaffecté du quartier de la place des Fêtes, dans le 19e arrondissement de Paris, a abrité durant trois mois des migrants et des bénévoles les soutenant. Le lycée Jean-Quarré, rebaptisé alors « maison des réfugiés » par les militants ou « mini-Calais en plein Paris » par des journalistes, a vécu au rythme des assemblées générales, des soirées festives mais également des disputes, des dissensions et de l'attente. Ils étaient 150 à leur arrivée le 31 juillet 2015 et 1404 le jour de l'évacuation, le 23 octobre 2015. Dans *Les migrants en bas de chez soi*, Isabelle Coutant, sociologue, spécialiste des quartiers populaires et des mouvements sociaux mais surtout habitante des lieux, reconstruit à partir d'une belle et rigoureuse ethnographie cet « événement » au sens de Alban Bensa et Eric Fassin (2002), c'est-à-dire « quelque chose qui vient rompre avec les certitudes et les habitudes, qui déstabilise nos grilles de lecture pour appréhender le monde et qui, dans un premier temps, sidère » (p. 209). À travers lui et les six chapitres de cet ouvrage se donne à lire « un précipité de la structure sociale, des champs de force qui la traversent et de ses transformations » (*loc. cit.*). Ce livre s'inscrit donc au confluent de la sociologie urbaine, de la sociologie des migrations et de la sociologie des mobilisations en s'intéressant particulièrement à l'articulation de la cause des exilés et de celle d'un quartier, deux causes souvent étudiées séparément dans les recherches en sciences sociales.

C'est d'ailleurs sur cette confrontation que s'ouvre l'ouvrage. Si l'auteure revient dans le préambule sur les recherches menées en sciences sociales au sujet des mobilisations autour de ces différentes causes, le premier chapitre met en évidence la tension forte entre l'occupation et les enjeux locaux — et historiques — de la place des Fêtes. Ce quartier populaire et multiculturel est déstabilisé : le lycée devait devenir une médiathèque. Des riverains se sentent délaissés par les autorités et sont persuadés que les choses se seraient passées différemment dans un quartier favorisé. Alors que Paris revendiquait le titre de « ville refuge », l'auteure montre les effets concrets et déstabilisants de cette occupation caractérisée — d'après Coutant et les habitants — par sa grande désorganisation, qui impacte le quartier (bruit, insalubrité, etc.). Des habitants se mobilisent et créent le groupe Solidarité